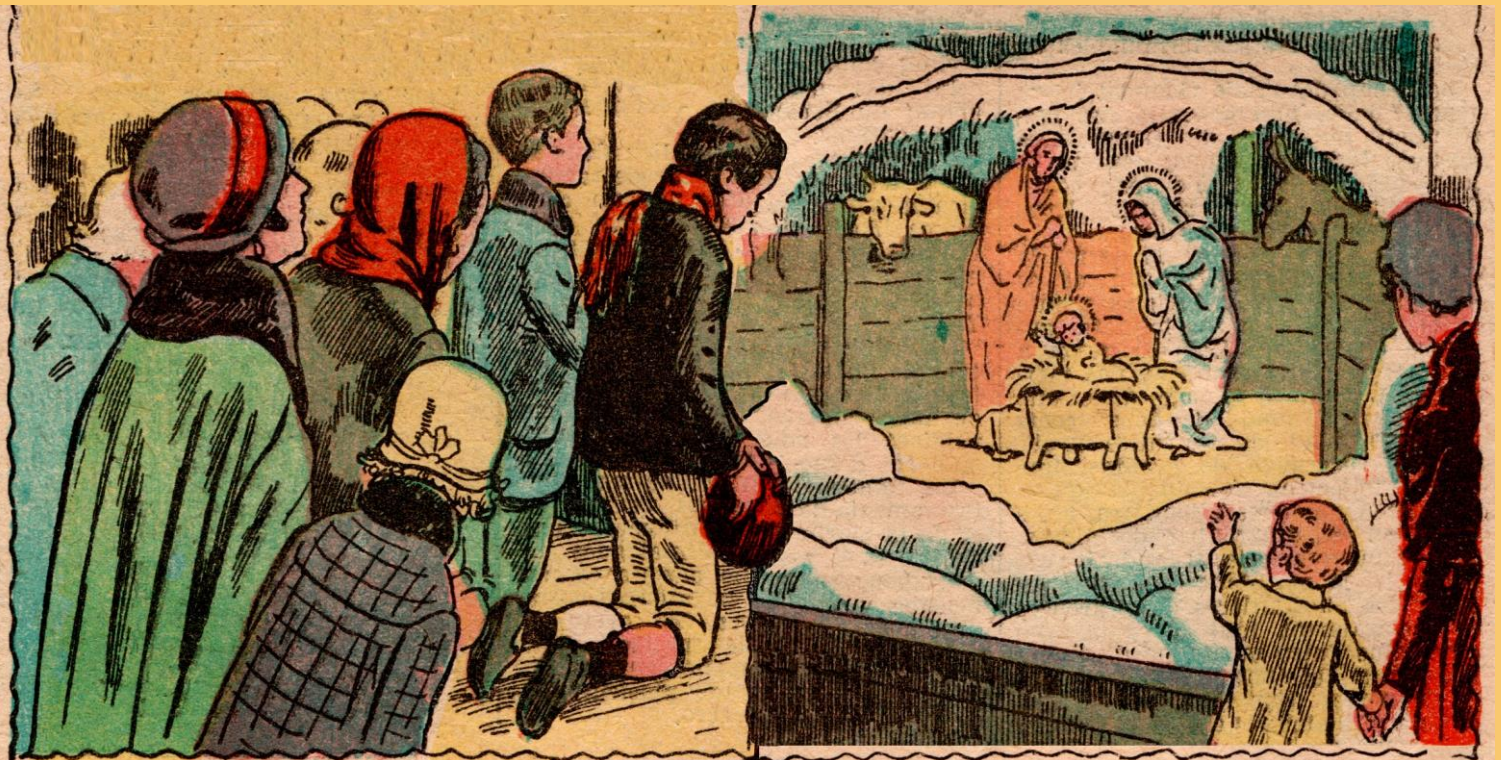


HELLÈLE

Noël



CONTE

NOËL

Mlle Laveyron dînait paisiblement, dans sa petite salle, la veille de Noël.

Il faisait un temps affreux. Elle entendait au dehors les rafales de pluie, les sifflements du vent.

— Nous serons bien mal pour aller ce soir à la Messe, songeait-elle en soupirant.

Et elle se prenait à frissonner dans la petite salle confortable et bien chaude.

Tout à coup, sa petite bonne Madeleine fit irruption dans la pièce.

Depuis dix-huit mois qu'elle était au service de Mlle Laveyron, jamais le moindre nuage ne s'était élevé entre la maîtresse et la jeune servante.

Cette dernière mettait d'ailleurs tout son zèle à bien s'acquitter de sa tâche. Elle aidait Mlle Laveyron au ménage et à la cuisine, elle prenait soin de la bonne vache Roussette et des belles poules Orpington, elle entretenait le petit jardin.

Mlle Laveyron la traitait avec bonté et se réjouissait d'avoir une si gentille petite servante.

— Mademoiselle, dit Madeleine en entrant dans la salle, votre nièce Mme Duclos demande à vous parler.

— Ma... ma nièce? fit Mlle Laveyron qui, dans son émoi, faillit s'étrangler avec une bouchée de pain.

A la vérité, Madeleine n'avait jamais entendu parler de cette nièce. Mais elle fut bien surprise de voir l'attitude de Mlle Laveyron. Celle-ci, habituellement si calme et pondérée, asséna sur la table un coup de poing formidable qui fit trembler verres et vaisselle.

— Je n'ai pas de nièce! cria-t-elle avec fureur. Mets tout de suite cette femme à la porte.

— Mais, Mademoiselle, reprit Madeleine toute troublée, elle dit être la femme de votre neveu, M. Georges. Il est mort dernièrement et...

— Il est mort... Georges est mort?... fit Mlle Laveyron la gorge serrée.

Mais sa colère reprit aussitôt le dessus:

— N'importe! mort ou vivant, cela ne change rien à mon serment! fit-elle d'une voix âpre. Mon neveu Georges m'a grandement offensée, j'ai juré de n'avoir plus jamais aucun rapport avec lui ni avec aucun des siens. Je ne connais même pas sa femme, et je ne veux pas la connaître. Chasse-la immédiatement, et qu'elle ne remette jamais les pieds ici!

— Oh! Mademoiselle, intercêda Madeleine, elle a l'air si gentille et si malheureuse!... et puis, il fait si mauvais temps!

— As-tu entendu ce que je t'ai dit? cria Mlle Laveyron au comble de la fureur. Est-ce toi qui vas commander maintenant ici? Et ne suis-je plus maîtresse chez moi? Fais ce que je te dis sans répliquer. Ou bien dès demain tu feras tes paquets et tu retourneras chez ta mère!

La pauvre Madeleine, toute bouleversée, sor-

tit sans rien dire, et Mlle Laveyron resta seule devant son souper à demi terminé.

Elle n'avait plus faim, elle n'avait plus envie de rien. Elle repoussa son assiette avec des doigts encore tremblants de colère, et elle se mit à songer.

Oh! combien lui avait été douloureuse cette rupture avec son neveu. Georges était son seul parent; elle l'avait élevé en grande partie, l'avait comblé de soins.

Et un jour, l'ingrat, devenu grand jeune homme, lui avait manqué de respect; il l'avait offensée si gravement, qu'elle l'avait chassé... oui, chassé! lui défendant de jamais reparaitre en sa présence.

Depuis lors, il avait écrit deux ou trois fois. Elle avait reconnu la suscription de l'enveloppe, et elle avait jeté les lettres au feu sans les lire.

Et maintenant, il était mort!... C'était fini, bien fini...

Que venait donc faire là cette jeune femme? Elle était bien folle de croire que, en sa faveur Mlle Laveyron reviendrait sur sa parole!

La vieille demoiselle se renversa un peu sur sa chaise... et cela lui rappela le mouvement familier de Georges lorsque, tout enfant, il venait se blottir sur les genoux de sa tante.

Ce sucrier sur la table, c'est Georges qui le lui avait offert une année pour sa fête... Et aussi ce petit vase à fleurs...

Ce bol était son bol préféré lorsque Mlle Laveyron lui faisait boire du bon lait chaud dont il était si friand...

Et ce tabouret où il s'asseyait pour lire au coin du feu... et ceci... et cela...

Mlle Laveyron revivait des années de tendresse et de gaie intimité.

Mais Madeleine rentra dans la salle, et cette entrée fit sursauter la vieille demoiselle. Elle passa la main sur son front d'un geste las.

— Tu peux desservir, dit-elle. Et tu iras te préparer: nous irons ensemble à la Messe de minuit.

— Oui, Mademoiselle, fit simplement Madeleine, qui semblait légèrement préoccupée.

Mlle Laveyron était elle-même un peu honteuse de son accès de colère. Et comme Madeleine ne parlait pas, sa maîtresse garda aussi le silence.

Jusqu'à leur arrivée à l'église, elles échangèrent à peine quelques brèves paroles.

En vérité, Mlle Laveyron se sentait toute troublée. Ses yeux, à l'église, se portaient sans cesse vers la crèche, une belle crèche à la confection de laquelle M. le curé avait apporté tous ses soins.

Il y avait une statue de la Vierge, qui souriait à son divin Fils. Et celui-ci tendait ses petits bras tout près du grand bœuf roux, qui semblait veiller sur ce frêle enfant.

L'Enfant Jésus avait l'air de demander quelque chose à Mlle Laveyron... Mais quoi?...

Oh! elle avait la conscience en paix! N'était-elle pas une paroissienne fidèle, exacte à tous ses devoirs de chrétienne? Les pauvres du

11-12-1925

village la savaient accueillante et généreuse...

Pourquoi l'Enfant Jésus avait-il cet aspect de supplication ?

Soudain, Mlle Laveyron crut voir une ombre près de la crèche... c'était Georges, son neveu Georges, qui était agenouillé, en adoration devant l'Enfant Dieu.

Mlle Laveyron se frotta les yeux et ouvrit son livre d'un geste impatient. Elle était ridicule avec toutes ses rêveries.

La Messe finie, elle rentra chez elle avec Madeleine.

— Eh bien ! petite, dit-elle à sa jeune bonne, nous allons faire le réveillon. Mets-toi à table avec moi, nous mangerons ensemble. J'ai du pâté et une belle brioche avec des confitures.

Et elle offrit à Madeleine une belle tranche de pâté.

Madeleine parut d'abord manger du bout des dents. Puis subitement, tandis que Mlle Laveyron se détournait pour prendre une bouteille de vin, la tranche de pâté disparut comme par miracle.

La part de brioche subit le même sort.

Mlle Laveyron était un peu offusquée de cette façon de procéder.

— Pourquoi lambiner d'abord, se disait-elle, pour ensuite engloutir tout d'un coup goulûment ?

Cependant elle ne fit pas d'observation. Bientôt Madeleine sortit de la salle sous prétexte d'aller couvrir le feu dans l'âtre de la cuisine.

Restée seule dans la salle, Mlle Laveyron se sentit à nouveau envahir par mille souvenirs ; elle ressentait une bizarre impression de tristesse et de solitude.

Allons, il fallait chasser ces idées importunes. Elle se leva pour aller retrouver Madeleine...

Mais la cuisine était vide.

La porte sur la cour était entr'ouverte. Mlle Laveyron jeta un coup d'œil au dehors, et vit de la lumière dans l'étable.

A quoi pensait Madeleine d'aller à cette heure soigner la Roussette ? La bête n'avait besoin de rien.

Très intriguée, Mlle Laveyron sortit à son tour et se rendit sans bruit jusqu'à l'étable. Arrivée sur le seuil, elle resta figée de surprise.

A la lueur d'une lanterne, elle voyait une nouvelle crèche : la bonne vache Roussette semblait veiller sur un petit enfant endormi, couché dans la paille. Près de l'enfant se tenait une jeune femme qui le contemplait en souriant avec tendresse.

Mlle Laveyron croyait rêver. Était-ce une hallucination ?

Mais une voix bien connue se fit entendre : c'était celle de Madeleine. Et Mlle Laveyron reconnut sa petite bonne un peu dissimulée dans l'ombre près de l'inconnue.

— Tenez, Madame, disait Madeleine, voici un peu de pâté et de brioche.

— Mais ma pauvre petite, dit la jeune femme, vous vous êtes déjà privée pour moi de votre

souper. Je suis sûre que cette fois encore c'est votre part de nourriture que vous sacrifiez.

— Ne vous inquiétez pas de moi, reprit Madeleine en souriant. Il faut d'abord que vous repreniez des forces, avant de vous remettre en chemin avec votre cher petit Georges.

— Hélas ! oui, me remettre en chemin ! fit la jeune femme. Pour aller où ?

Et elle se mit à pleurer.

Madeleine se penchait vers elle pour la consoler, lorsqu'un sanglot les fit se retourner. Et elles aperçurent alors sur le seuil Mlle Laveyron qui les contemplait, le visage tout bouleversé.

— Oh ! Mademoiselle, fit Madeleine, confuse et d'un ton suppliant, pardonnez-moi !... Il faisait si mauvais temps... Je ne pouvais pas chasser dans les rafales de pluie cette pauvre jeune femme avec son bébé.

Mlle Laveyron était si émue, qu'elle ne pouvait parler. Alors la jeune femme prit la parole à son tour :

— Oui, ma tante, je vous en prie, pardonnez-lui d'avoir enfreint vos ordres. J'étais si désespérée de voir s'écrouler mon dernier espoir, de devoir repartir dans la tourmente, sans but, sans ressources, sans abri. Mon pauvre Georges est mort il y a trois mois. Nos quelques économies avaient passé à le soigner. Moi-même, malade, j'ai dû entrer à l'hôpital. Mais il m'avait dit avant de mourir : « Va trouver ma tante. Je sais combien elle est bonne. Tu lui demanderas encore pardon pour moi. J'ai agi comme un insensé. Mais je l'aime toujours, et je regrette amèrement mon aberration. Quoiqu'elle n'ait jamais répondu à mes lettres, je suis sûr qu'elle t'accueillera avec notre fils. » Alors, sitôt sortie de l'hôpital, je suis venue ici. J'arrivais bien lasse, à bout de forces... et j'ai été si navrée quand vous avez refusé de me recevoir. Votre petite bonne a eu pitié de ma détresse. Ne lui tenez pas rigueur de son acte de charité. Dès qu'il fera jour, je repartirai avec mon enfant.

— Non, vous ne repartirez pas, dit Mlle Laveyron, qui donnait libre cours à ses larmes. Georges avait raison de vous envoyer vers moi. Ma maison vous est ouverte, et vous trouverez près de votre vieille tante tous les secours et l'affection dont elle est capable de disposer. Je comprends maintenant ce que l'Enfant Jésus voulait de moi !

Et se tournant vers Madeleine :

— Tu es une bonne enfant, lui dit-elle, et tu as bien agi. Mais tu n'as rien mangé. Va te mettre à table avec ma nièce, je vous servirai moi-même un bon réveillon. Puis, pour compléter ton acte de charité, tu iras préparer le lit de la chambre bleue, tandis que j'atteindrai le petit berceau pour mon neveu, mon petit Georges.

Et prenant elle-même dans ses bras l'enfant endormi, Mlle Laveyron précéda jusqu'à la maison la jeune femme et la petite bonne.

Et toutes trois chantaient en leur cœur un Noël plein de joie.